

En sorte qu'une juste appréciation de l'événement, le bon réflexe face au geste, sans doute criminel, mais d'abord et, pour l'heure, suicidaire de ces gens qui détruisaient leurs écoles, leurs hôpitaux, leur vie, consistait à y voir aussi, et tout de même, une sorte de mouvement social. Oh, un mouvement bizarre sans doute. Un mouvement aberrant, erratique, insensé. Une caricature de mouvement. Mais un mouvement quand même.

Non à la gauche chauvine

Le fond de l'air, à gauche, a été rouge ; il est devenu gris ; parfois, quand on dénonce les immigrés d'Europe centrale qui viennent voler le travail des vrais Français, il tire même un peu vers le brun. [La gauche] pourra nous dire jusqu'à la fin des temps – ou, de préférence, du quinquennat, car le temps, lui, n'attend pas – qu'elle n'est pas contre l'Europe en soi, mais contre celle-ci, cette Europe en particulier, et qu'elle milite, en réalité, pour une Europe « autre » et « différente », la vérité vraie, c'est que l'Europe lui fait peur et horreur. [...] Et, pour un nostalgique de l'autre tradition, pour quelqu'un qui se souvient de l'autre Blum, du Malraux de Garches et de Tolède, de la gauche dreyfusarde et universaliste, du Jaurès du Café du Croissant adjurant une dernière fois les siens de résister à l'hystérie guerrière et nationale, pour un ancien jeune homme qui a vécu l'euphorie européenne des années 1970 et même 1980, il y a là une source de très profonde tristesse.

Je n'aime pas la façon qu'a cette gauche de se dire souverainiste pour ne pas dire anti-européenne.

Je n'aime pas sa façon de crier, à tout bout de champ, « République ! République ! » comme si qui que ce soit songeait à la lui prendre, sa République.

Je n'aime pas ce prurit jacobin qui est en train de la reprendre alors que le jacobinisme lui est ce que le maurrassisme est à la droite.

Je ne vais pas aller pleurer sur les tombes de nos grands européens, Blum encore, Jaurès, les Lumières – mais faut-il, pour autant, se résigner à ce qu'on leur crache dessus ? Cela aussi me fait une peine infinie.

Et quant à cette obstination, enfin, à ne pas abandonner à la droite le terrain national, quant à cette envie qu'ils ont tous, soudain, d'entonner « la Marseillaise », quant à cette manie de bien nous agiter le drapeau sous le nez pour, soi-disant, doubler Sarkozy sur sa droite, j'ai dit, déjà, ce que j'en pensais et que ce fut, avec Ségolène Royal, l'un de mes désaccords de fond.

Je n'aime pas cette gauche qui double à droite, voilà la vérité. Je n'aime pas cette gauche qui, histoire d'être bien certaine d'avoir goûté de toutes les infamies, court à perdre haleine derrière celles dont le camp adverse s'était fait une spécialité.

Pour l'athéisme en politique

Peut-être se demandera-t-on, après avoir ainsi rôdé autour de ces cadavres renversés, s'il était bien nécessaire, pour éclairer la lanterne d'une gauche à la recherche d'elle-même, d'en passer par tout cela, ces débats, ces détours, cette querelle de l'Universel, ces excursions à travers l'islam et l'Empire, cette généalogie de l'antiaméricanisme, ce retour sur la Bosnie, cette projection dans un antisémitisme

heureusement encore dans les limbes, le Darfour, les guerres oubliées, les rendez-vous manqués ou, au contraire, trop bien honorés avec le Mal.

Et j'entends d'ici le progressiste de bon aloi, celui qui se sent juste en charge de faire vivre la vieille maison et, comme il dit, de la refonder, s'exclamer : « Que m'importe cette dispute avec les différentielistes, qu'ai-je à faire de vos Badiou, Bourdieu, Baudrillard – qu'ai-je à voir avec ces sectes de dingues qui vaticinent sur le 11-Septembre ou sur les vertus de l'islamisme révolutionnaire, en quoi suis-je concerné par ces illuminés, ces Docteurs Mabuse et Folamour, qui en sont à réhabiliter, en effet, un ancien nazi, mais dont je ne sache pas qu'ils soient aux commandes ni de la France ni de ceux qui aspirent à la gouverner un jour différemment ? » Il aura tort.

D'abord parce que, même quand elles ne sont aux commandes de rien, ce sont les idées qui, pour le meilleur et pour le pire, mènent et permettent de changer le monde. [...]

Et puis, ensuite, parce que je vois ce qui se passe dans ces officines idéologiques où le concept de libéralisme, l'idée d'Europe, la politique des droits de l'homme ou le rêve d'une humanité générique sont méthodiquement broyés : et ne

serait-ce qu'à cause du prestige dont continuent de jouir, dans notre pays, les postures de radicalité ou ne serait-ce que parce que les véhicules et les passerelles existent toujours en direction de la « grande » politique, ces laboratoires ne restent jamais longtemps de simples laboratoires. [...]

La question centrale, si je devais la résumer d'un mot, est évidemment celle de l'athéisme. Et c'est ce qui se vérifie, une nouvelle fois, avec les aventures de ce progressisme qui a bel et bien donné congé à ses credo anciens ; qui a clairement cessé d'adorer ces idoles qu'étaient l'Histoire, la Révolution, la Société

Bonne, l'Absolu ; mais qui a tant de peine à s'en remettre ! [...] Si le progressisme en vient, un jour, à pactiser de nouveau avec le pire et si, d'ores et déjà, il recommence de tourner le dos à cette tradition dreyfusarde, antitotalitaire, antifasciste qui était son honneur et qui reste sa raison d'exister, c'est parce qu'il ne supporte pas l'idée du ciel vide et du crépuscule de ses idoles. Et si, en revanche, il ne le fait pas, s'il résiste à ce nouveau pire, si, après avoir conjuré cette première tentation totalitaire qu'était, en gros, le communisme, il conjure aussi celle-ci, que j'ai décrite dans ce livre et qui prospère sur les décombres de l'ancienne, c'est parce qu'il se sera éduqué à cet athéisme méthodique.

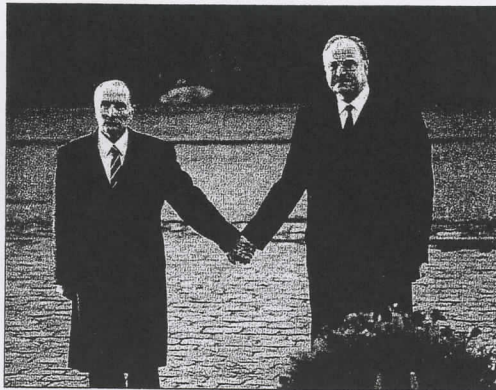
Il faut imaginer des athées heureux.

Il faut un antipari où l'on gagne en misant, non sur l'existence, mais sur l'inexistence de Dieu.

Il faut un ciel vide. [...] Gauche mélancolique contre gauche lyrique : le choix, somme toute, est clair – ne manqueront pour le fonder, et pour peu que l'on s'y décide, ni les textes ni les figures.

© Grasset

« Ce grand cadavre à la renverse », par Bernard-Henri Lévy, Editions Grasset, 420 p., 18,50 euros.



Verdun, novembre 1984, François Mitterrand et Helmut Kohl.

www.nouvelobs.com

Retrouvez les débats « Bernard-Henri Lévy » et « le Parti socialiste »

7/13

Finkielkraut « l'antimoderne » contre BHL « le ségoléniste »

« Les clivages ont encore un sens »

Sarkozy, Mai-68, les émeutes en banlieue, la repentance, l'Europe... Les deux philosophes explorent leurs différends. Des bases pour un nouveau débat droite-gauche ?

Le Nouvel Observateur. – *Comment peut-on être à gauche ? Vous, Alain Finkielkraut, vous ne vous posez plus guère la question. Pourtant vous l'avez été...*

Alain Finkielkraut. – La gauche, pour moi, n'est ni une famille ni un album. C'est une promesse, « la splendide promesse faite au tiers état » dont parle Mandelstam, c'est-à-dire, comme écrit Péguy, l'accès de tous au nécessaire, « le vrai nécessaire : le pain et le livre ». Aujourd'hui, le livre n'est plus nécessaire. L'imprimé est nécessaire, l'image est nécessaire, les documents aussi, mais pas le livre, au sens noble de Péguy. La culture s'éclipse de la société de la connaissance où nous entrons joyeusement. Et la gauche n'a pas résisté. Elle a même contribué par une politique scolaire effrayante à la destitution du livre. Elle a désintellectualisé le métier de professeur dans ses instituts universitaires de formatage des maîtres. Bref, elle s'est déliée de sa promesse. C'est pourquoi je revendique maintenant mon inappartenance.

N. O. – *Nicolas Sarkozy vous a-t-il approché pendant la présidentielle ?*

A. Finkielkraut. – Non.

N. O. – *Bernard-Henri Lévy, vos ennemis ou même certains de vos amis disent que vous avez tout pour être sarkozyste, et pourtant vous n'avez pas basculé...*

Bernard-Henri Lévy. – Ce qui est vrai, c'est que je me suis toujours insurgé contre le slogan idiot qui consistait à présenter Sarkozy comme le diable ou comme un fasciste. Mais, à part ça, j'ai toujours été de gauche. Je reste fermement attaché à la gauche. Et Sarkozy a tenu pendant la campagne assez de propos inacceptables pour me conforter, s'il en était besoin, dans cette position. Il y a trois sujets clés pour un Français d'aujourd'hui. Vichy, la colonisation et, aussi, Mai-68. Sur ces trois sujets, Sarkozy a dit des choses que, personnellement, je trouve terribles.

N. O. – *Les premiers mois de son mandat confortent-ils ce jugement ?*

B.-H. Lévy. – Oui, hélas. Sa politique en matière d'immigration, par exemple... Cette affaire d'ADN est indigne. De même que cette façon d'inciter les préfets à « faire du chiffre », ou ces quotas dits « géographiques » qui sont en réalité des quotas ethniques et qui violent un principe constitutionnel fondamental. Pour le reste, il y a des bonnes choses, bien sûr. Mais prenez, par exemple, la libération des infirmières bulgares. Fallait-il la payer aussi cher ? Est-ce qu'il fallait aller en si grande pompe voir Kadhafi ? Est-ce qu'il fallait lui faire les cadeaux qu'on lui a faits ? Et pour Ingrid Betancourt, qui est une héroïne magnifique, est-ce qu'on va se contenter de

recevoir Hugo Chávez ou est-ce qu'on va lui offrir, à lui aussi, sa petite centrale nucléaire ? Il y a dans tout cela une part de désinvolture vibronnante et cynique que je ne trouve digne ni de la France ni des enjeux...

N. O. – *Revenons aux divergences de fond qui vous opposent aujourd'hui tous les deux. Bernard-Henri Lévy voit dans les émeutes des banlieues de 2005 une crise sociale, et reproche à la droite et aussi à vous, Alain Finkielkraut, de ne pas l'avoir compris...*

A. Finkielkraut. – Dans la critique sociale en vigueur aujourd'hui à gauche, le véritable agent de tout acte délictueux commis par un dominé, c'est le système de domination. Si les émeutiers abîment leurs cités, c'est parce que ce sont des ghettos ; s'ils brûlent des écoles, c'est parce que l'ascenseur social est en panne ; si les émeutes ont eu un caractère racial – car on a bien été obligé de s'en apercevoir –, c'est en réponse au racisme de notre société. Ce transfert d'imputation est tellement automatique qu'il en devient comique. En tendant à ces jeunes le miroir embellissant de la révolte, on les enfonce dans leur marasme. Alors qu'il faudrait avant tout leur donner des repères, c'est-à-dire leur faire honte. Ça ne signifie pas les stigmatiser à jamais, mais rendre possible leur réintégration dans la communauté nationale.

B.-H. Lévy. – Bien sûr qu'il faut faire honte aux émeutiers qui brûlent leurs propres écoles. Mais pour avoir le droit de faire honte aux autres, il faut commencer par se faire honte à soi-même. J'ai honte, moi, d'une société qui a accepté que se créent ces ghettos de la misère. J'ai honte de ces forteresses de chômage, de ces territoires perdus de la loi. C'est trop facile de hurler à la barbarie quand des gamins brûlent des bibliothèques – et de ne pas se poser une seconde la question de savoir pourquoi les élites, c'est-à-dire nous, n'ont pas réussi à leur en donner le goût.

A. Finkielkraut. – Avoir honte, en effet. Mais de quoi ? De l'abandon de la langue par les élites qui sont chargées de la transmettre. De cette confusion entre l'autorité et la domination qui a porté un coup mortel à l'école. De la publicité planétaire qui fait de Gorbatchev un porte-serviette de Vuitton. De la télécommande qui nous transforme en consommateurs infantiles, impatients et insatiables. C'est ce « tout, tout de suite » qui nourrit la violence dans les banlieues, et non le prétendu racisme de la société et de l'Etat. Quand un rappeur répondant au doux nom de 50 Cent chante : « *Get rich or die trying* » (enrichis-toi ou meurs en essayant) et que les invités du « Grand Journal » de Canal+ étalent leur opulence inculte, comment voulez-vous que soient respectés la vie de l'esprit et les professeurs qui la représentent pour 1 500 euros par

Alain Finkielkraut :
« La gauche n'a pas résisté, elle a contribué par une politique scolaire effrayante à la destitution du livre »